

menti i ricordi della vita minacciavano di spargli dalla memoria. Condotte gli venisse meno la parte migliore di sé e ne ebbe dolore. Poiché quei *Profili* racchiudevano il fiore delle sensazioni e sentimenti da lui provati, una vera cristallizzazione morale delle fuggevoli cose avvenute dentro l'anima, così ha tentato di fermare, di cristallizzare colla parola quel mondo spirituale che minacciava di scappargli di mano. Quei sentimenti, quei ricordi, legati alle dolci figure femminili da lui vedute o sognate, anche se spariti nella realtà, erano pensanti nel cuore e nella fantasia. Le mille e dolci cose che quelle sembianze evocavano, si aggravano ancora nell'animo del Capuana, legate a un suono, a un profumo, a un colore, a un'occhiata, a un sorriso. Fermate sulla carta potranno ancora fargli compagnia e così il cuore ringiovanirà al soffio arcano di quella memoria.

Siamo già sulla soglia del mondo fiabesco creato dal Capuana: un mondo d'immagini evanescenti, articolate in quel gioco di situazioni simmetriche, fragili e pronte a dissolversi, ma pur nella loro deliziosa inconsistenza « mobili e fiduciosamente », come i cubetti di diamanti delle miniere di Salisburgo. Ecco la divina incantevole reverie, che accarezza i due scrittori, pur di così diversa temperie umana e culturale.

Stendhal con la teoria della cristallizzazione sbocca nel romanzo, una lunga meravigliosa favola della sua vita, travestita sotto altri personaggi e altre vicende; Capuana con il mito, la deificazione dell'innocente, incentrato in quei *Profili di donne vedute o sognate* (Fasina, il nome d'una di esse, vuol dire appassione, fantasia)⁸ approda alle *Pléiade* del « C'era una volta » del *Rego delle fate*, che s'aggranciano e concludono, senza alcuna contraddizione, la poesia dell'innocente e del sogno, che è appunto nei *Profili*.

⁸ Così L. Capuana in una lettera a E. De Robertis (Milano, 26 agosto 1897): « Una curiosa situazione l'ho avuta questa mattina. Affacciato al terrazzino della mia stanza di studio veggio a me dinanzi lontano una figura bianca seduta sul davanzale. Pendo il collo e mi commuovo... Era Fasina, o meglio una persona che la assomigliava moltissimo... I lineamenti di Fasina ci sono tutti là. Nella sua mobile incomprensibile fantasia quel gioco di sviluppi, di antitesi, di sogni e realtà è incessante, si ripete all'infinito ».

Proust et Stendhal

par Henri Bonnet

Nous avons relevé 28 citations ou textes de Proust se rapportant à l'œuvre de Stendhal. A ce nombre on peut ajouter de nombreuses mentions dans la *Correspondance*, mais elles sont de peu d'importance. Ce sont les textes qui méritent surtout de retenir notre attention. Ils consistent en simples notations ou en courts développements, qui sont d'un grand intérêt, car ils touchent aux plus hauts problèmes de l'esthétique.

Mais ce que les citations établissent d'abord, c'est l'admiration constante de Proust pour Stendhal.

Cette admiration peut se déduire, *a contrario*, des propos tenus par la marquise de Villeparisis qui tombe dans la même erreur que Sainte-Beuve quand elle déclare: « C'est comme dans les romans de Stendhal pour qui vous aviez l'air d'avoir de l'admiration. Vous l'auriez beaucoup étonné en lui parlant sur ce ton. Mon père qui le voyait chez M. Mérimée — un homme de talent celui-là — m'a souvent dit que Bayle (c'était son nom) était d'une vulgarité affreuse, mais spirituel dans un diner, et ne s'en faisant pas accroire pour ses livres. Du reste, vous avez pu voir vous-même de quel haussinement d'époule il a répondu aux éloges de M. de Balzac. En cela du moins il était un homme de bonne compagnie » (*A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, « Pléiade » Paris, Gallimard I, p. 710).

Dans le *Côté de Germancey*, (« Pléiade » Paris, Gallimard II, L. 106) cette admiration s'affirme d'une manière encore un peu indirecte sur un déluge de questions posées par Saint-Loup à Marcel, le héros du *Evre*: « je vois que tu es de mon avis, Bloch déteste Stendhal, je trouve cela idiot de sa part. La *Comtesse*, c'est tout de même quelque chose d'énorme? Je suis content que tu sois de mon avis ».

Il écrit en 1921 à Jacques Boulinger: « je déteste l'amitié, mais

je la pratique mieux que vos Bayle et Mérimée, d'ailleurs, le premier, homme de génie » (Correspondance III, L. 234). Dans *Le Peironniste* (III, 34) il le classait « parmi les plus grands ». Et dans son article sur Reynaldo Hahn¹, Proust disait déjà de Stendhal: « Nous le plaçons aussi haut que les plus grands romantiques ».

J'ajoutai à ces textes élogieux un passage inédit qu'on peut dater de 1915 ou 16 et que l'on trouvera dans le Cahier 57 que détient la Bibliothèque Nationale: « Il est [...] à remarquer, dit Proust, que les deux auteurs qui ont le plus survécu du XIX^e siècle sont Balzac et Stendhal, le premier qui quoi qu'on en dise écrivait mal (au dire de Stendhal lui-même) et le second qui n'avait à proprement parler pas de style et sur son propre témoignage relisait dix fois ses phrases en tâchant d'arriver à la sécheresse du Code Civil. Il n'y a pourtant pas de doute que *le Rouge et le Noir* et *le Charivane* sont aujourd'hui plus vivants que les *Misérables* et *Notre Dame de Paris* » (verso du folio 25).

Le Rouge et le Charivane, comme Balzac, ont mieux survécu que toute la production littéraire du siècle, fit-ce la prose de Victor Hugo: il se peut très bien que Proust ait commencé par ce constat, à un moment où, très jeune encore, il plaçait George Sand au plus haut niveau du romanesque. Il a renversé l'ordre des valeurs ensuite, débarrassant l'auteur de *Françoise de Champs*, au profit de Flaubert, Balzac et Stendhal. Mais il est certain que ces deux derniers ont posé pour lui un réel problème d'esthétique. On sait l'importance que Proust accorde au style. Il le considère comme la source de toute poésie. Dans *le Temps Retrouvé*, poussant sa réflexion plus loin, il a montré que le style consiste à appréhender l'essence qualitative de nos impressions et qu'on ne le peut que par la métaphore ou des expressions de nature métaphorique². Or le style de Stendhal est le plus dépourvu de métaphores qui soit. Le problème pour lui était donc d'expliquer comment un écrivain dépourvu de style, qu'il le fût contrairement à ses présentations, comme Balzac, ou sciemment et volontairement par un écrivain plus lucide, comme Stendhal pourrait néanmoins posséder au génie ou

¹ Article écrit entre 1918 et 1924.

² Je renvoie par ce point à l'inséparable communication de Jean Milly (« Balzac Marcel Proust », N° 20, 1919: *Proust et l'Image*) et, bien entendu, au *Temps Retrouvé* lui-même.

connaître une gloire plus que viagère. Il fallait pour cela qu'il y eût une autre source d'art que la poésie pure. Or celle-ci existe comme il l'a montré dans *le Temps Retrouvé*: ce sont toutes ces vérités qui concernent les individus et dont la source profonde se trouve dans les généralités. On pourrait simplifier, sans la trahir, la pensée de Proust en disant qu'il y a des vérités esthétiques de nature qualitative issues de la plus profonde subjectivité — et c'est la poésie pure — et qu'il y en a d'autres, « ouïes ou à clair-vois » comme il dit, c'est-à-dire dans le monde objectif ou des sensations directes, en correspondance avec les lois qui régissent l'humanité — et c'est ce qu'on peut appeler le romanesque ou le roman pur.

De ce roman pur ce sort, pour ne parler que de la littérature française, ces deux écrivains, qui nous ont donné de l'époque romantique l'exemple le plus remarquable: Balzac et Stendhal.

Mais le problème n'est pas tout à fait le même pour Stendhal et pour Balzac. Balzac est grand, romanesque Proust, quand il est abstrait de son oeuvre, quand on n'entend plus son gros rire, naïf mais un peu préconscient, et que ses personnages sont seuls, étonnamment vivants, étonnamment eux-mêmes. Au contraire la présence de Stendhal dans ses romans ne nous gêne pas, car elle ne nuit pas à notre impression d'objectivité. Moins instinctif que Balzac, mais pétilant de malice, Stendhal est là et bien qu'il soit le plus souvent caché dans la coulisse, il apparaît comme un personnage parmi ses personnages. S'il ne nous gêne pas, comme Balzac nous gêne, c'est parce qu'il juge bien et l'on dirait même que sa présence est un élément supplémentaire d'intérêt pour nous.

Proust, lui aussi, est un étonnant romancier. Mais il est bien différent de Stendhal. Chaque écrivain a son rythme ou ses rythmes. Stendhal mène son affaire torse-battant. Il conserve en écrivant quelque chose du militaire ou de l'homme d'action qu'il a été. Comme Napoléon il veut remporter ses victoires par des manœuvres rapides et audacieuses. Aussi se déintéresse-t-il de tout ce qui pour lui n'est que fineries. Proust n'est apparemment pas pressé. Il éprouve son sujet, par des approximations successives, par d'incessants retours et chaque fois il insiste à l'infini. Son rythme n'est pas ancré dans l'action, mais dans le temps qui passe et nous transforme.

Mais Proust est allé plus loin dans ses investigations sur Stendhal. Dans *la Prisonnière*, au cours de l'audition du Sepouze de Vintreuil, qui donne lieu à des pages très belles, Proust découvre que chaque grand artiste possède une sorte de chant intérieur d'une originalité absolue, présent dans chacune de ses œuvres et dont le caractère identique et individuel lui paraît même constituer la preuve de l'existence irréductible de l'âme. Conversant avec Albertine, il étend sa thèse à la littérature et nous explique rapidement ce qu'est pour lui le chant intérieur d'un certain nombre d'écrivains, tels que Barbey d'Aurevilly, Thomas Hardy, Dostoïevsky et Stendhal.

Les structuralistes à la recherche d'éléments littéraires et d'une définition d'une « écriture » qui ne serait ni le style ni la signification voulus, ne manqueraient pas cette occasion d'attacher Proust. Et je crois, d'ailleurs, que c'est déjà fait. Il n'y a aucun inconvénient à cela, à condition que l'esprit de l'esthétique proustienne ne soit pas méconnu.

Il se trouve que Proust s'est expliqué à plusieurs reprises à ce sujet et à propos de Stendhal. Proust n'a jamais écrit d'étude d'ensemble sur ce dernier — comme il l'a fait par exemple, plus ou moins longuement ou complètement pour Balzac (dans l'admirable « Balzac de M. de Guermantes »), Flaubert, Baudelaire, Tolstoï ou de peintres comme Chardin, Rembrandt, Gustave Moreau. Mais il a sûrement eu l'intention de le faire ainsi que le possèdent quelques notes qu'il a lui-même intitulées « Notes sur Stendhal » (en que l'on trouvera dans ses *Essais et Articles* publiés récemment dans la collection de la Pléiade par Pierre Clarac et Yves Sandre). Or, dans ce projet d'article, il exprime déjà l'idée que nous avons découverte dans *La Prisonnière*. Il y revient quelques années après dans la « Préface sur le style » dont il gratifia les *Tendres Stocks* de son ami Paul Morand.

Voici ce que Proust écrit dans un passage de cette préface dont je ne citerai pour le moment que la première partie : « (Le style) s'avait certainement pas pour Stendhal la même importance que pour Baudelaire. Quand Bayle avait dit d'un paysage 'ces lieux enchanteurs', 'ces lieux ravissants', et d'une de ses héroïnes 'cette femme adorable', 'cette femme charmante', il ne souhaitait pas plus de précision. Il en manquait jusqu'à dire 'elle lui écrivit une lettre infinie'. Mais si l'on considère comme faisant partie du style cette grande osature inconsciente que recouvre l'assemblage voulu des idées, elle existe chez Stendhal. Quel plaisir l'auteur à inventer que chaque fois que Julien Sorel ou Fabrice

quittent les vains soucis pour vivre d'une vie désintéressée et voluptueuse, ils se trouvent toujours dans un lieu élevé (que ce soit la prison de Fabrice ou celle de Julien, dans l'observatoire de l'abbé Elanès). Cela est aussi beau que ces personnages solitaires, analogues à de nouveauxANGES, qui, çà et là, dans l'œuvre de Dostoïevski, s'inclinent jusqu'au pied de celui qu'ils devaient avoir assassiné ».

« Par là Bayle était un grand écrivain sans le savoir ».

Cette grande osature inconsciente! voilà qui pourrait répondre aux exigences d'un véritable structuralisme! C'est un fait, en tout cas, que Proust découvre ici dans une œuvre purement romanesque et apodictique, un caractère général et involontaire qui, selon lui, est poétique¹.

La même idée est exposée en termes analogues dans *la Prisonnière*: « je ne peux pas vous parler comme cela en une minute des plus grands, dit le narrateur à Albertine, mais vous verriez dans Stendhal un certain sentiment de l'altitude se lier à la vie spirituelle: le lieu élevé où Julien Sorel est prisonnier, le tour au haut de laquelle est enfermé Fabrice, le clocher où l'abbé Elanès s'occupe d'astrologie et d'où Fabrice jette un si beau coup d'oeil. Vous m'avez dit que vous aviez vu certains tableaux de Vermeer, vous vous rendez compte que ce sont des fragments d'un même monde ».

Il faut se demander ici comment Proust a pu attacher à ces deux faits semblables qui concernent deux des personnages de Stendhal, en ses deux chefs-d'œuvre, une telle importance. C'est parce qu'il estime qu'ils ne sont pas accidentels. Il y découvre d'abord une certaine beauté. En même temps il y voit une manifestation de la vie spirituelle dont Stendhal (trop matérialiste, ou trop idéologue) n'était pas parfaitement conscient. Dans la Préface à Morand, Proust après avoir dit: « Bayle était un grand écrivain sans le savoir », lui reproche de placer la littérature « au-dessous des plus faciles distractions », au-dessous de la vie « dont elle est au contraire l'aboutissement ». Et il lui oppose « Ce poème ou même cet alexandrin unique vers lequel tendent, selon Mallarmé, les diverses et vaines activités de la vie universelle ». Au

¹ Il le découvre aussi non seulement chez Thomas Hardy et Dostoïevsky, mais chez Barthe: « Une certaine horizontalité d'esprit, lui dit-il, où même un refus, c'est peut-être ce qui caractérise le plus profondément vos tableaux. C'est le pur Barthe » (lettre de Marcel Proust à Maurice Barthe publiée dans les « *Écrits de Paris* », en janvier 1951).

surplus, Proust n'est pas convaincu de la sincérité de certaines affirmations désinvoltes de Stendhal¹.

Mais les « Notes sur Stendhal », si fragmentaires et si laconiques soient-elles, constituent peut-être ce qui est le plus susceptible de nous renseigner sur les raisons de l'admiration de Proust et sur le contenu de l'article qu'il aurait écrit si le lotte lui en avait été donné. Proust eût certainement commencé par une comparaison avec Voltaire, « quoique Bayle ne l'ait nié pas ». Il note plusieurs phrases de la *Chartreuse* et du *Rouge et le Noir* qui lui font penser à l'auteur de *Cavalcade*, en les faisant même précéder des mots: « Élégance à la Voltaire », ou « Ironie sur les personnages et élégance à la Voltaire ».

Ensuite, ce que Proust observe chez Stendhal, outre le lien que celui-ci établit constamment entre le physique et le moral, c'est ce qu'il appelle « le goût exclusif des sensations de l'âme ». Insulte de souligner combien ce goût les rapproche l'un de l'autre! Et puis Proust note la « revivance du passé » et ce « détachement et ennuï de l'intrigue » qui se manifeste chez ses personnages dans certaines circonstances: près de la mort, dans l'amour et devant la nature; comme Fabeke quand il regarde le lac de Côme. Et il note à nouveau comment ce détachement ou « cette élévation de l'âme est liée à l'élévation en hauteur physique »; cette dernière étant, en somme, le signe de l'autre.

Et je citerai cette observation qui se trouve à la fin de ces Notes: « En un sens les beaux livres ajoutent aux événements une tranche d'être coïncidente. Dans le *Rouge et le Noir*, chaque action est suivie d'une partie de la phrase indiquant ce qui se passe inconsciemment dans l'âme, c'est le roman de la table, ce qui explique la haine et l'envie² ».

Bref, en même temps qu'une structure propre, qui est poétique, Proust montre l'importance d'une certaine vie spirituelle d'un très haut niveau chez Stendhal.

¹ « J'ai vu, dit-il, que si elle était suivie, rien ne me scandalisait aussi que cette phrase de Stendhal: « Quelques personnes survivaient et l'on ne se sépara que fort tard. Le ressort fit voir de cet instant un merveilleux spectacle. Dans le pays où je suis, dit-il à mes amis, je ne trouve guère de malins comme celui-ci, et pour passer les longues heures de soir, je fais une nouvelle de notes aimable chez les Sarracens ». Proust ne veut pas admettre que la *Chartreuse* ait été écrite dans de mauvaises ou peu bonnes conditions et qu'on soit du nombre.

La comparaison de Proust avec Stendhal exige que nous abordions pour terminer le problème si important de l'amour et l'éthique qui en découle.

J'ignorais peut-être beaucoup les Stendhaliers en disant que Proust est allé beaucoup plus loin que Stendhal dans la psychologie de l'amour, même sans tenir compte des formes anormales ou aberrantes qu'il est seul à avoir décrites. Il a posé beaucoup plus loin dans la recherche des motivations inconscientes. Et d'ailleurs sa psychologie de l'inconscient est la plus profonde qui soit dans le domaine littéraire.

Mais il est certain que Stendhal est un précurseur. Et puis il est un point très important (ce n'est d'ailleurs pas le seul) sur lequel Proust et Stendhal se rencontrent. Je dis se rencontrent, car il est certain que Proust peu influençable et très attaché à ses impressions, n'a pas été influencé par Stendhal. Tous deux, néanmoins, sont d'accord sur ce que l'on peut appeler du nom donné ce dernier l'a désigné, la *deuxième cristallisation*.

Si la première cristallisation avec l'admiration et l'espérance est le point de départ de l'amour, il faut attendre la seconde pour que soit déterminée une grande passion. Et pour cela il faut que le doute intervienne. Stendhal a admirablement décrit cela. Et quand on lit des phrases comme celles-ci: « Rappelez-vous que, dans la position où vous êtes (ici celle de quelqu'un qui aime sans être payé de retour), on gîte tout par l'apparence de la passion: voyez peu la femme aimée, et buvez du champagne en bonne compagnie » (De l'Amour, XXXVI) ou bien: « Une femme n'est puissante que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant » (XVI), on évoque aussitôt l'amour pour Albertine, les ruses de Marcel pour faire croire qu'il est indifférent et le tragique de sa passion longuement décrit et analysé dans *La Prisonnière*³.

Dans le mécanisme de la passion on ne relève pas de différence entre l'expérience stendhalienne et l'expérience proustienne. Il y a aussi une convergence certaine dans celle qu'Elle ont décrite l'un et l'autre du Monde. Mais il y a des divergences. Je n'appellerai pas divergence l'expérience exceptionnelle que Proust a faite de la jalousie. Stendhal n'a pas été jaloux au même degré que Proust. Mais il y a divergence, et divergence profonde, dans ce qu'on peut appeler l'éthique de l'amour.

³ La « jalousie l'Amour une source rétrograde » de *La Prisonnière* fait écho à la réflexion citée plus haut de Stendhal.

C'est Proust qui nous éclaire à ce sujet dans un texte qui appartient à *Jean Sentent*. Il s'agit d'un chapitre sur l'amour, où, comme l'a remarqué Jean-Yves Tadié⁶, Marcel Proust dialogue avec Stendhal. Je laisse ici la parole à Proust, en éliminant seulement de son texte une incidente qui l'obscure : « Stendhal, dit-il, qui est si matérialiste, [...] a toujours mis au dessus de tout l'amour qui pour lui semble faire un avec la vie intérieure. Ce qui fait qu'on aime la solitude, qu'on y a mille pensées, que la nature nous devient compréhensible et élogieuse, pour lui c'est l'amour. Nous ne pouvons pas aller jusque-là ? L'amour, en effet, rassemble à la poésie par l'affranchissement des autres, le repliement dans la solitude, le charme dans la nature. Mais c'est une phase basse de la vie que cette sujétion de la poésie à un individu qui exclut toute préoccupation individuelle, cette unité de la nature ramené à une double individualité. Un individu si remarquable fût-il — et dans l'amour il n'a généralement rien de remarquable — n'a aucun droit à limiter ainsi notre vie intérieure. Les pensées entre lesquelles il s'interpose et qui se groupent autour de lui ne lui appartiennent à aucun titre. Nous ne pouvons voir là-dedans rien de réel ».

Le divorce est presque complet, sur ce point, entre Proust et Stendhal. Le mot bonheur n'a pas le même sens pour l'un et pour l'autre. Pour Stendhal il est tout entier dans la passion. Julien se sentait prêt à sacrifier toute son existence pour huit jours d'amour avec Mathilde. Pour lui, comme le dit Proust, un peu plus loin, l'univers est « une sorte d'amalgame à deux ».

Pour Marcel Proust l'amour ne permet pas d'atteindre la vraie vie spirituelle. Lui aussi l'a éprouvé profondément, mais il n'y a découvert finalement qu'une illusion. La vie profonde, la poésie ne se trouvent que dans le repliement de l'individu sur lui-même, dans la solitude de l'intériorité. C'est là qu'est le vrai bonheur. Toute la *Recherche du Temps perdu* est la démonstration de son existence. Mais le bonheur n'est pas le simple plaisir. Au point de vue purement hédoniste de Stendhal, Proust oppose une éthique eudémoniste. Le bonheur est dans la découverte au fond de soi-même de vérités d'une nature particulière, celles que l'œuvre d'art permet d'atteindre. Et c'est en étant soi-même

⁶ Proust et le Roman, p. 414.

⁷ C'est nous qui soulignons.

qu'on les atteint, non dans les mirages d'une passion partagée. La passion, à laquelle ils se sont livrés irrésistiblement, sous l'effet de leurs instincts, a finalement rendu Proust et Stendhal atrocement malheureux. Mais tandis que Stendhal persiste, Proust s'évade en découvrant la joie. La joie, au sens que donnent à ce mot, à la fois l'Église chrétienne et la philosophie, celle de Spinoza, par exemple, est obtenue dans cette forme de connaissance originale qu'atteignent un Elstir, un Bergotte ou un Vinteuil. Elle n'est pas l'ivresse d'un instant, celui-ci durât-il huit jours, mais le résultat de cette abolition du temps qu'on nomme éternité.

Tel est Stendhal vu par Proust — d'après les documents que nous possédons. Ce n'est peut-être pas Stendhal tel que Stendhal se voyait lui-même, ou tel que Stendhal, mystificateur aimé, désirait qu'on le vît. Mais on a toujours le droit dans le portrait que l'on trace d'un autre d'aller au delà de ce que celui-ci accepte de reconnaître en lui-même. C'est même la marque des grands observateurs, à commencer par l'auteur du *Rouge et le Noir*, que d'aller au delà de la conscience des individus qu'ils ont choisis pour sujet. Proust laisse deviner un Stendhal plus idéaliste qu'il ne se croyait lui-même, quel que fût son goût immodéré de la passion, et aussi plus grand qu'il ne s'est jamais reconnu, quels que fussent ses pressentiments.